

Daniel Le Bras

Psychose

Autopsie du film



Du même auteur

- *Sitcom-Sic*. Editions La Plume, 1998.
- *La Débrouille*. Alna Editeur, 2010.
- *La Question*. Alna Editeur, 2011.

EXTRAIT

« Pour moi, « Psycho » était une grosse comédie... aurait dû l'être ».

Alfred Hitchcock

« Chacun est pris à son propre piège »

Norman Bates

Avant-propos

Hitchcock fait partie de mon panthéon de réalisateurs incontournables et Psychose comme Shining, Barry Lyndon, Orange Mécanique, Chantons sous la pluie, To be or not to be, Citizen Kane et quelques autres sont des films que je regarde au moins une fois par an, sans oublier La grande Vadrouille et Les Gendarmes, parce que je suis aussi un fan de Louis de Funès !

Hitchcock fait partie aussi des réalisateurs d'origine européenne qui sont nés artistiquement au début du 20^{ème} siècle à l'époque du muet, période où le cinéma a vécu ses palmes de noblesse : Chaplin, Lang, Murnau, Lubitsch, Renoir, Griffith, Bunuel, Pabst... Sans oublier à travers le monde : Eisenstein, Epstein, Wilder, Ozu... Suivront les Welles, Lean, Bergman, Visconti, Kubrick, Kurosawa, Cassavetes, Minnelli, Spielberg...

J'aime les artistes qui viennent du cinéma muet. Ils ont dû se remettre en question, ils ont dû faire

preuve de vision et d'intelligence. Ils se sont adaptés et ont fait preuve encore plus d'imagination, d'observation de la technique, revoir les scénarios, la direction d'acteur qui n'est pas la même qu'au théâtre. En outre, Hitchcock est une personnalité médiatique majuscule car comme Chaplin, son air débonnaire parle aux enfants comme aux adultes. Tout le monde le connaît, son physique comme Charlot, l'a bien aidé. Le premier film que j'ai vu de Hitchcock fut Les Oiseaux, et il m'a laissé un souvenir immuable. « Psychose » est venu bien plus tard et le scénario, la direction d'acteur, la mise en scène, l'utilisation du noir et blanc ont fait résonner le cinéma en moi... Ce film m'a parlé ! En écrivant un scénario sur un tueur en série (La Débrouille paru chez Alna éditeur) je me suis replongé dans les livres de Stéphane Bourgoïn et dans des films phares comme Psychose. La vision de ce film a été une forme de madeleine de Proust et je me devais de l'étudier dans ses moindres détails, au-delà d'une simple analyse, il fallait connaître l'époque, comprendre les motivations du réalisateur, quel fut l'impact du film à l'époque...

Être éveillé, infiniment pervers et ironique, génial cinéaste, grand manipulateur, maître du suspense, obsédé par les blondes froides et les chignons en forme de spirale, autant de natures qui qualifient l'un des plus grands artistes du siècle dernier : Hitchcock. Rien que prononcé ce nom, il sonne comme une claque. L'œuvre d'Alfred Hitchcock se révèle être un exceptionnel

labyrinthe complexe. Tout renvoie à tout. Aucune chose n'est ce qu'elle paraît être puisque chaque événement, chaque personnage, chaque geste, chaque objet est porteur de signes susceptibles de multiples interprétations. C'est le grand jeu du parfait illusionniste qui prend de plus en plus pour sujet de réflexion et de création cette illusion dont il dispose d'autant qu'il se sait être la première victime. De là vient que l'œuvre s'appuie sur la seule réalité dont l'artiste soit sûr, celle de ses émotions, de ses sensations, de ses instincts. De là vient que l'artiste contrôle cette réalité par les moyens de connaissance objective que sont la psychanalyse, la psychologie, la logique... De là, vient enfin qu'entraînant le public pris au piège de l'illusion, il prouve la réalité de son univers mental. Son existence est fondée sur la croyance des spectateurs. C'est la victoire du créateur sur son œuvre, de son esprit sur ses émotions, de sa raison sur son inconscient. C'est celle surtout de l'unité de son être menacé par la folie latente de morcellement. Aussi court-il vers l'unité absolue qui est révélatrice de Vérité. La lumière perce les ténèbres et la vie du héros cesse d'être un cauchemar. L'unité absolue triomphe devant la complexité du labyrinthe dans lequel Sir Hitchcock nous propose à travers le voyage de Psychose. Le réalisateur est de loin un artiste qui n'oublie pas l'ensemble des principes qui fondent l'ésotérisme : Premièrement, l'esthétique cinématographique développe une écriture symbolique et renouvelle le vieux principe des correspondances ;

deuxièmement, le cinéma redonne un sens à l'idée d'une Nature vivante ; troisièmement sa compréhension nécessite l'activation d'une imagination créatrice, d'un regard intérieur ; et quatrièmement, le cinéma, art du mouvement et du temps, offre la possibilité d'une transmutation personnelle (tout cela nous le verrons à travers notre étude). Ainsi nous constaterons comment le motif initiatique cadre assez exactement avec l'archétype de la dramaturgie scénaristique.

Il a été écrit que la capacité de *Psychose* à terrifier les spectateurs et à hanter pour toujours leur souvenir est inégalée dans le monde du cinéma. Film phare du cinéma à suspense, ce chef-d'œuvre d'Alfred Hitchcock battit les records d'entrées en 1960 et fit s'enfuir des cinémas des spectateurs effrayés.

Psychose fut adapté d'un roman de Robert Bloch (auteur salué par H. P. Lovecraft) qui, lui-même, s'était inspiré d'événements meurtriers du nom d'Ed Gein, dans le Wisconsin.

« J'ai décidé d'écrire un roman sur l'idée qu'un homme ordinaire peut être un monstre, sans que personne ne le sache, même dans le microcosme d'une petite ville où tout se sait » écrivit Bloch dans son autobiographie de 1993.

Le film prend donc sa source en novembre 1957 lorsqu'on découvre dans le Wisconsin des restes humains, œuvre d'un tueur en série : Ed Gein. Ce dernier kidnappait, violait, tuait et dépeçait ses victimes, se faisant une seconde peau avec les

morceaux d'épiderme, pour mieux ressembler à sa mère.

Peu après la publication du roman, Robert Bloch reçut un appel de l'agence de spectacles MCA lui proposant 5000 dollars pour les droits du film. À l'issue d'âpres négociations, il obtient 9500 dollars. Ce n'est qu'après la transaction que Bloch apprit que l'acheteur anonyme était en fait Alfred Hitchcock, le célèbre metteur en scène.

Lorsque la production commença, fin 1959, Hitchcock avait rassemblé un casting sans grandes stars : Anthony Perkins dans le rôle de Norman Bates, Janet Leigh dans le rôle de Marion Crane, Vera Miles dans le rôle de la sœur inquiète, Martin Balsam dans le rôle de Milton Arbogast (le détective condamné). À l'époque de sa performance dans *Psychose*, Anthony Perkins était déjà un acteur respecté qui avait fait ses preuves à la scène et à l'écran aux Etats-Unis mais ce film d'épouvante fit de lui une star internationale presque du jour au lendemain.

Psychose est le dernier film qu'Hitchcock doit réaliser par contrat pour la Paramount. La Firme, se méfiant d'un cadeau de départ empoisonné, ne lui offre qu'un petit budget : huit cent mille dollars. Ce coût prévisionnel pousse le cinéaste à opter pour le noir et blanc qui est moins onéreux et influencé aussi par *Les diaboliques* de H. G. Clouzot. Un mal pour un bien car ce choix apporte au film un univers fascinant, élaborant le contraste de la lumière (attirance pour la

lutte de l'ombre et de la lumière comme traduction physique du combat du Bien et du Mal).

Il est intéressant de souligner en évoquant *Les diaboliques-1955* avec Simone Signoret, Véra Clouzot, Paul Meurisse que ce film de H. G. Clouzot a fait l'admiration de Hitchcock. Ce film français va l'inspirer jusque dans le marketing du film : Hitchcock veut un film moderne, fidèle à ce que l'on voit dans les années 50-60.

Il impose donc une esthétique télévisuelle et fait un film anti-hollywoodien : sans héros, sans star, sans glamour et une histoire sordide et réelle comme référence. La petite équipe de télévision « Alfred Hitchcock presents » est engagée avec un salaire minime et tourne à un rythme frénétique le film en 56 jours ! Film interdit aux moins de 12 ans, *Psychose* a rapporté 13 millions de dollars du vivant de son réalisateur. Le plus gros succès de Hitchcock qui lui permettra trois ans plus tard de faire un film ambitieux : *Les Oiseaux*.

Tournée en technique télévisuelle, la mise en scène n'en est pas moins soignée, Hitchcock et son équipe s'étant ingéniés à trouver toutes sortes de trucages « en live » pour obtenir les meilleurs effets. Séquences célèbres : le meurtre sous la douche, la chute en arrière dans l'escalier du détective lacéré, la silhouette de Norman Bates devant la demeure.

La construction dramatique est étudiée de manière que le spectateur s'égare sur plusieurs pistes

sans arriver à s'identifier aux personnages. C'est une œuvre à moitié muette d'une grande force émotionnelle qui doit beaucoup à la magistrale musique envoûtante de Bernard Herrmann. L'inquiétante maison de Norman Bates est toujours l'une des attractions les plus prisées des visiteurs des Studios Universal. Le film cumule plus de 50 millions de dollars de recettes dans son histoire, jusqu'à aujourd'hui. La société Mc Farlane Toys commercialise la figurine de Norman Bates qui rejoint ainsi les personnages cultes du cinéma d'horreur.

La vie et l'œuvre d'Alfred Hitchcock

Cinéaste britannique (né à Londres en 1899, décédé à Los Angeles en 1980), Alfred Hitchcock est élève au collège de jésuites St Ignatius à Londres. Puis le jeune homme débute comme ingénieur à la compagnie télégraphique Hanley, il entre à la succursale londonienne de la firme hollywoodienne Famous Players Lasky. Le jeune homme y dessine des sous-titres pour les films muets (1920-1922). Il s'initie très vite à la plupart des professions du cinéma : assistant, producteur, scénariste et même décorateur, dans diverses firmes anglaises. Un court séjour à la UFA (1925-1926) lui fait découvrir l'œuvre de Paul Lénini et de Fritz Lang. Après un essai infructueux (1922) il signe en 1925 son premier film comme réalisateur. Metteur en scène de produits de routine et d'adaptations littéraires (mélodrames, comédies mondaine ou policière...), il affine son style dès *The Lodger* (1926) et surtout *Blackmail* (1929) puis connaît une récession avant de participer davantage à

l'élaboration de chaque phase de ses films à la fin des années 30. Célèbre à la fin de la guerre, il est invité par Selznick aux USA et s'y fixe. En 1948, il devient son propre producteur. Dans les années 50, il produit, présente et anime la série de télévision : « Alfred Hitchcock présents » dont il dirige personnellement plus de 100 courts sujets. Son label couvre également un magazine et des jouets. Gagné progressivement par la paralysie, il meurt pendant la préparation d'un ultime film qui devait s'intituler *The short Night*. Ayant conservé la nationalité britannique, il venait d'être fait Chevalier par la Reine et un « oscar spécial » (le seul de sa carrière !) lui a été décerné.

Alfred Hitchcock n'assistait jamais aux avant-premières de ses films, pas plus qu'il ne les voyait en salle après leur sortie. Les hurlements du public ne lui manquaient-ils pas ? « Je peux entendre le public hurler en faisant le film. » Hitchcock craignait les confrontations. Et si le public ne hurlerait pas ? Sa phrase donne une idée de la façon dont il faisait ses films : il commençait par les construire dans sa tête puis les mettait par écrit (avec l'aide de nombreux scénaristes) et enfin les tournait. Il aimait à dire qu'il pénétrait dans la « zone de compromis » uniquement lorsqu'il arrivait sur le plateau, ce qui bien évidemment signifiait que les films qu'il faisait dans sa tête le satisfaisaient bien davantage que ceux qu'il devait ensuite réaliser en étant aux prises avec toutes sortes d'impondérables, à commencer par les acteurs.

Hitchcock a affirmé un jour : « les acteurs devraient être traités comme du bétail ». Plus tard il rajouta : « beaucoup d'acteurs sont des enfants, ils sont capricieux et ont besoin d'être traités avec douceur, mais parfois aussi de recevoir une bonne claque ».

En tout état de cause, Hitchcock n'appréciait pas particulièrement les séances de tournage, il n'aimait pas le pouvoir dont les acteurs sont systématiquement investis et il était souvent déçu par le résultat final, jugeant que la distribution n'était pas bonne en raison de l'ingérence des producteurs ou des pontes des studios. Un jour, il a même affirmé que Walt Disney avait les meilleurs castings possibles : « Lorsqu'il n'aime pas un acteur, il lui suffit de le déchirer ».

Les comédiens tirent leur nom de Kômé (Kômos : fête rituelle) : chassés, rejetés avec mépris de la ville, ils erraient durant l'antiquité de Kômé en Kômé. Un métier bien difficile mais utile pour faire passer l'imagination des auteurs...

En réalité Hitchcock exérait toute forme d'autorité peut-être à cause de ce terrible jour où, pour le punir d'une faute, son père l'avait envoyé à l'âge de cinq ans trouver l'un de ses amis chef de la police avec un mot demandant à ce dernier de l'enfermer dans une cellule pendant cinq minutes pour lui donner une leçon. Cinq minutes peuvent durer une éternité. Cela se passa avant la révolution Dolto (bien avant que l'on commence à s'intéresser au problème des enfants

comme être à part entière) et Hitchcock lui-même n'a raconté cette histoire que pour expliquer la peur que la police lui avait toujours inspiré. Il ne fait aucun doute que ce traumatisme eut d'autres séquelles. Bien que Hitchcock ait reçu une éducation des plus strictes chez les Jésuites, et qu'il a toujours dit que cela lui avait permis d'acquérir un esprit très méthodique, il n'en représentait pas moins un côté indiscipliné qui le poussait à tourmenter le public par le suspense et le rendait irritable et méprisant pour ceux qui tentaient d'exercer leur pouvoir sur lui.

Hitchcock a toujours été extrêmement sensible aux critiques et à la confrontation sous toutes ses formes. Il est utile de souligner à cet égard qu'aucun autre grand cinéaste n'ait été aussi peu pris au sérieux, aussi déconsidéré pendant la majeure partie de sa carrière. Il aimait rappeler qu'un magazine avait titré à l'occasion de la sortie en 1926 de *The Lodger* : « un jeune homme de génie ».

Les six films qui suivirent furent boudés dès leur sortie sur les écrans. De même, après *Chantage* (1929), premier film anglais parlant, qui remporta un grand succès, les six suivants furent présentés comme autant de signes de son déclin. Bien qu'il ait retrouvé tout son talent avec *L'homme qui en savait trop* (1934), une œuvre pleine d'originalité et *Les trente-neuf marches* (1935), sans doute son meilleur film britannique, cela n'a pas empêché les critiques de l'éreinter pour les trois films qui vinrent ensuite, ni après l'époustoufflant

succès d'Une femme disparaît (1938), de dire qu'il s'était laissé acheter par Hollywood (où il s'installa en 1939) et de comparer défavorablement tous ses films américains aux œuvres britanniques de ses débuts.

Au début des années 50, quand la Nouvelle Vague française l'a accueilli dans son panthéon et plus tard lorsque les Anglo-saxons comme Andrew Sarris à New York et Robin Wood à Londres ont dit que le travail américain de Hitchcock était plus mûr, plus complexe, plus exaltant, bref, bien supérieur à ses films britanniques, ils étaient loin d'exprimer l'opinion de la majorité des critiques. Leur prise de position tenait même de l'hérésie. Quoi ? Préférer aux films si artistiques de sa période britannique des produits commerciaux typiquement hollywoodiens tels Correspondant 17, L'ombre d'un doute, Les enchaînés, L'inconnu du Nord express, Fenêtre sur cour, La main au collet, Le remake de l'homme qui en savait trop, La mort aux trousses et Psychose ? Impossible !

Ce Hitchcock-là n'était doué que pour distraire le public, on ne pouvait le prendre au sérieux. De fait, ce n'est qu'avec la publication du Le cinéma selon Hitchcock, surnommé le Hitchbook, l'imposant livre de François Truffaut publié aux États-Unis en 1967 (en 1966 en France) que l'on a commencé à le percevoir sous un autre jour et à saisir l'aspect plus profond, ambigu et trouble de son travail. Mais il est pratiquement déjà au terme de sa carrière. Il ne lui

restait plus que trois films à réaliser. L'ouvrage de François Truffaut avait un bien meilleur titre en français : Le Cinéma selon Hitchcock, comme L'Évangile selon... Hitchcock aurait pu être un professeur extrêmement brillant, si j'en juge par l'attitude qu'il avait avec des disciples comme Truffaut et d'autres... Il semblait trouver du plaisir à expliquer sa conception du cinéma, à faire comprendre ce qui était un bon film et ce qui n'en était pas un. Et ses avis, ses idées, ainsi que ses règles de travail ont influencé plus d'un... Si seulement davantage de cinéastes avaient aujourd'hui son amour de la précision et s'intéressaient aux principes qu'il a exposés avec tant de clarté sur la science de son art ! Sa fameuse maxime concernant la supériorité du suspense sur la surprise se reflète dans chaque aspect du tournage et incarne ce dont le cinéma a aujourd'hui le plus besoin et qu'il néglige le plus : « J'en viens à ma vieille analogie de la bombe. Imaginons que vous et moi soyons assis ici, en train de discuter. Nous parlons de tout et de rien. Une conversation ennuyeuse. Sans aucun intérêt. Et soudain, Boum ! une bombe explose, et le public est sous le choc pendant quinze secondes. Changeons maintenant le scénario. Jouons la même scène, mais montrons qu'une bombe a été placée à l'endroit même où nous nous trouvons, disons qu'elle va exploser à une heure de l'après-midi (il est actuellement une heure moins le quart, ou moins dix)

et faisons un gros plan sur l'horloge murale qui se trouve derrière nous. Notre conversation devient alors capitale de par son absurdité même. Mais regardez sous la table, pauvres imbéciles ! pensent les spectateurs. Au lieu d'être surpris pendant quinze secondes, le public est tenu en haleine pendant dix minutes ».

Les films de Hitchcock font des émules ces dernières années sous la forme de remakes (Psychose, Un crime presque parfait...). La magie de Hitchcock est impénétrable. Dans le numéro anniversaire de Téléràma (7 octobre 2000), un sondage donne au réalisateur la première place. À la question : Parmi ces cinéastes étrangers, quels sont ceux qui ont le plus marqué ces cinquante dernières années ? Hitchcock obtient 58 %, Steven Spielberg 51 %. Ce résultat est similaire à celui du sondage du Parisien (27 novembre 1999) : Hitchcock est désigné à 33 % comme le cinéaste du siècle, juste derrière vient Spielberg avec 32 %.

Enfin, l'expression « suspense hitchcockien » est passée dans la langue commune.

Filmographie : PÉRIODE ANGLAISE : Number Thirteen (inachevé-1922), The pleasure Garden (1925), The mountain Eagle (1926), The Lodger (1926), Downhill (1927), When Boy leave home (1927), Easy Virtue, the ring, The Farmer's wife (1928), Champagne (1928), Harmony Heaven (1929), The Maxman, Chantage, Elstree Calling, Junon et le

paon, Murder, The skin game (1931), Rich and strange (1932), Number Seventeen, Waltzes from Vienna, The man who knew too much (l'homme qui en savait trop) (1934), The Thirty-nine steps (les trente neuf marches) (1935), The Secret Agent (Quatre de l'espionnage), Sabotage (1936), Young and Innocent (jeune et innocent) (1937), the Lady Vanishes (Une femme disparaît)(1939) PÉRIODE AMÉRICAINE: Rebecca, Foreign Correspondent (Correspondant 17) (1940), Mr and Mrs Smith (joies matrimoniales), Suspicion (Soupçons) (1941), Saboteur (Cinquième colonne) (1942), Shadow of a doubt (l'ombre d'un doute), Lifeboat (1943), Bon voyage, Adventure malgache The lady (1944), Spellbound (la maison du docteur Edwardes) (1945), Notorious (les enchaînés) (1946), The Paradine Case (le procès Paradine) (1947), The Rope (la corde) (1948), Under Capricorn (les amants du Capricorne) (1949), Stage Fright (le grand alibi) (1950), Strangers on a train (l'inconnu du Nord-Express) (1951), I confess (La loi du silence) (1953), Dial M for Murder (le crime était presque parfait), Rear Window (Fenêtre sur Cour) (1954), To Catch a Thief (la main au collet) (1955), The trouble with Harry (Mais qui a tué Harry?), The man who knew too much (L'homme qui en savait trop) (1956), The wrong Man (Le faux coupable) (1957), Vertigo (sueurs froides) (1958), North by Northwest (la mort aux trousses) (1959), Psycho (Psychose)(1960), The Birds (les